



ATD Quart Monde Wallonie – Bruxelles a.s.b.l.

L'architecture moderne à l'épreuve de l'exclusion

Olivier Masson (professeur d'architecture, UCL)

Collection « Connaissance et engagement »

Cette publication relève de la loi du 30 juin 1994 relative au droit d'auteur.

Cette loi précise entre autres que l'auteur "*dispose du droit au respect de son oeuvre lui permettant de s'opposer à toute modification de celle-ci*" et qu'il a "*le droit de s'opposer à toute déformation, mutilation ou autre modification de cette oeuvre ou à toute autre atteinte à la même oeuvre, préjudiciables à son honneur ou à sa réputation.*"

Elle rappelle que, sauf accord explicite de l'auteur, sont seules autorisées les courtes citations "*effectuées dans un but de critique, de polémique, de revue, d'enseignement, ou dans des travaux scientifiques, conformément aux usages honnêtes de la profession et dans la mesure justifiée par le but poursuivi (...).*"

Les citations visées devront faire mention de la source et du nom de l'auteur."

Ce document s'adresse au monde associatif, aux citoyens, aux professionnels, à tous ceux qui s'engagent pour le respect de la dignité de chacun et agissent pour que les droits fondamentaux soient effectivement assurés à tous.

Ce document forme un tout dont chaque élément doit être situé dans son contexte.

Ancrée dans la vie, la connaissance bâtie sur l'engagement et l'action est en construction permanente.

Le travail présenté a pour premier objectif d'alimenter et de soutenir les engagements des uns et des autres, pour faire progresser les droits de l'homme et la lutte contre la misère et l'exclusion.

Nous avons fait le choix de diffuser largement ce travail non seulement pour faire connaître l'expérience et la pensée des personnes très pauvres (et de ceux qui s'engagent à leurs côtés) mais aussi pour qu'il soutienne et inspire d'autres démarches de connaissance qui renforcent les projets et les combats menés avec eux et à partir d'eux.

Nous vous proposons de découvrir dans notre collection "documents de référence" quelques textes qui situent clairement les enjeux de telles démarches et leurs exigences pour qu'elles servent réellement les plus pauvres et contribuent effectivement à lutter contre la misère et l'exclusion.

La collection Connaissance et engagement publie des travaux réalisés par des personnes engagées dans la durée aux côtés des personnes et familles très pauvres.

Sommaire

Résumé.....	4
Un non-choix qui structure la pauvreté.....	5
Relativisme historique et culturel de l'éloignement.....	6
Analyse d'un moment de l'histoire de l'architecture.....	7
<i>La situation pré-moderne, retour à l'insalubrité du 19ème siècle.....</i>	7
<i>L'ambition moderne.....</i>	8
<i>Les leçons de l'histoire moderne</i>	8
Les séparations de la modernité	8
1. Séparation technique entre éléments porteurs et éléments de fermeture.....	9
2. Constitution du système urbain moderne	9
3. Première conséquence de la séparation des immeubles modernes	10
4. Les effets de la séparation des immeubles modernes.....	11
Aujourd'hui.....	14

Résumé

L'histoire de l'architecture est généralement celle des puissants. A travers l'architecture on raconte l'histoire de ceux qui ont la puissance - le pouvoir - de choisir et de définir leur habitat.

L'histoire de l'habitat, et particulièrement celle du logement, des familles pauvres, si elle se racontait, serait celle de ceux qui n'ont pas le choix.

Cette différence entre choix et non-choix fut un temps combattue. Dans la première partie du 20ème siècle, le logement de masse, qui peut être entendu comme le logement pour tous, sans référence aux classes sociales, est devenu une question portée par les architectes du mouvement moderne.

Cet analyse interroge le mouvement moderne, soucieux de la considération du plus grand nombre, dans son impact sur l'habitat actuel. A cette fin, la situation du logement ouvrier antérieure à la révolution moderne est décrite car c'est à partir d'elle que l'ambition des architectes modernistes doit s'entendre. Motivés par des raisons d'hygiène et par l'aspiration à un monde meilleur à venir, les modernistes transcrivent dans des formes matérielles nouvelles leur pensée de ce qu'est la collectivité humaine. Les dispositifs physiques inspirés par ce mouvement doivent être aujourd'hui critiqués à partir de la notion d'exclusion pour mieux combattre celle-ci en mesurant sa part architecturale.

L'analyse a entendu des paroles de militants et de volontaires du Mouvement ATD Quart Monde pour alimenter une analyse proprement architecturale des dispositifs d'habitat moderne. Prenant appui sur l'histoire de l'architecture, le texte tente de suivre les implications logiques issues des hypothèses modernes en ce qu'elles touchent le quotidien des habitants.

A travers l'évaluation de la pensée architecturale moderne, c'est la situation d'habitat actuelle de nombreuses familles pauvres que l'on cherche à comprendre.

Un non-choix qui structure la pauvreté

Les conditions de vie physique des personnes pauvres sont un handicap à leur promotion familiale, sociale, professionnelle et culturelle.

Il ne pourrait en être autrement dès lors que ces personnes doivent habiter là où ceux qui peuvent choisir leur logement ne veulent pas aller. Le logement du pauvre est celui qui est rejeté par celui qui a le choix. Le lieu du pauvre se définit dans une forme de rejet. La pauvreté est non-choix¹.

Entre le logement choisi² et le logement non-choisi, un écart est creusé. Le logement des pauvres se trouve déjà marqué d'une différence par rapport au logement de ceux qui ont le choix³.

Cette différence se manifeste concrètement en des termes tour à tour physiques (éloignement d'un quartier par rapport au centre-ville), sociaux (ghettos de pauvres éloignés des ghettos de riches), et techniques (logement humide et mal isolé contre logement peu énergivore)⁴.

Ainsi le logement, ou son absence, devient un facteur d'écartement qui maintient les personnes pauvres éloignées des autres. La personne pauvre, subit cet éloignement, autant quantitatif que qualitatif, et devra trouver les moyens de le surmonter.

Les Universités Populaires du Mouvement ATD Quart Monde témoignent en chaque matière de l'impossibilité de surmonter seul cet éloignement et de la nécessité de se mettre ensemble pour sortir du cercle de la misère. Pour s'opposer au rejet, il faut un projet collectif.

La question du logement, et avec elle le respect de son droit, est une voie par laquelle la société devrait se repenser pour permettre aux personnes qui ont l'expérience de la pauvreté et aux autres membres de la société de se réconcilier.

Mais, dans leur incompréhension de la misère, les décideurs, publics ou privés, ceux qui ont la puissance du choix, œuvrent, au pire, pour contenir délibérément les personnes déjà exclues dans leur exclusion ; ou au mieux pour essayer d'améliorer leurs conditions d'existence avec des risques collatéraux pas toujours contrôlés : l'investissement public pouvant par exemple entraîner une hausse des loyers privés intenable pour les plus précaires.

Le logement participe au confinement dans la misère. La personne pauvre échappe difficilement à l'éloignement des autres qu'accroît son logement. Mais les formes de cet éloignement ne sont pas constantes. Elles varient culturellement et historiquement.

1 Le non-choix structure l'enfermement dans la misère et rend celle-ci difficile à comprendre pour ceux qui ont été éduqués dans l'idée du choix et qui peuvent dès lors voir la pauvreté comme une punition consécutive à une faute délibérément choisie.

2 Le choix dont il est ici question n'est pas la liberté. Depuis les avancées du structuralisme on sait que le sujet humain ne fait pas ce qu'il veut ; il se tient et est contraint par des raisons biologiques, psychiques et sociales. Ses choix sont limités. Aux personnes pauvres on refuse le statut de sujet. Elles n'ont pas le choix, on décide pour elles.

3 La crise actuelle du logement pourrait se traduire comme une diminution de l'offre faite aux budgets moyens qui se réduit jusqu'à annuler le choix de leur logement.

4 Cf. article *Le logement des plus pauvres : techniquement, socialement, symboliquement*, paru sur le site d'éducation permanente d'ATD Quart Monde, <http://www.atd-quartmonde.be/Liste-des-publications.html>

Relativisme historique et culturel de l'éloignement

Sur le plan du logement, les modalités de l'éloignement entre les personnes qui vivent la pauvreté et les autres, varient dans le temps. Cette variation n'est pas voulue par les pauvres. Elle est imposée à force des déplacements et des expulsions. La variation dans les modalités d'éloignement contribue à maintenir les personnes en situation d'exclusion. Si l'éloignement était constant (du même ordre sur plusieurs générations), les pauvres pourraient plus facilement user d'une expérience et d'une mémoire pour surmonter les difficultés qu'elles rencontrent⁵.

De déplacement imposé en déplacement imposé, la mémoire s'affaiblit, l'expérience ne peut se consolider. Les personnes qui n'ont pas le choix se voient sans cesse imposer d'autres difficultés. Le confinement dans la misère est constant et sa pérennité d'autant plus assurée que ses circonstances varient. Dans l'inconstance on ne peut profiter d'une mémoire et d'une expérience pour mieux surmonter l'éloignement des autres. Alors même que ce sont les pauvres qui ont le besoin le plus aigu de pouvoir profiter d'une mémoire pour avancer, on la leur retire en les déplaçant. A terme, et souvent en prenant pour prétexte qu'« on ne peut laisser des gens dans de pareilles circonstances », les pauvres doivent toujours bouger pour une autre situation plus incertaine encore.

Un parcours parisien illustre la succession non-généalogique des lieux d'expulsion.

Hors des quartiers les plus pauvres et les plus insalubres, les immeubles de Paris présentaient au sein d'un même édifice une pyramide inversée des couches sociales. Avant l'invention des ascenseurs, les combles étaient dévolus aux couches inférieures de la population.

Les travaux menés par le préfet Haussmann sous l'égide de Napoléon III ont conduit, quand bien même leur intention première était l'amélioration des conditions de vies des pauvres, à une hausse des loyers et à une spéculation immobilière qui a progressivement chassé les plus pauvres de Paris.

Certains ce sont alors retrouvés dans « La Zone » enceinte non aedificandi de 250 mètres de large au-delà des fortifications de l'enceinte de Thiers. Ces « zonards » et/ou leurs enfants habitant des bidonvilles furent ensuite chassés dans l'entre-deux guerres par les constructions d'HBM⁶.

Après la deuxième guerre mondiale, ils échouèrent alors, avec d'autres, dans des camps tels que celui de Noisy-le-Grand, avant que la mise en application, au début 1966, de la loi Debré de résorption des bidonvilles, n'entraîne potentiellement une amélioration des conditions sanitaires sans permettre, dans le morcellement territorial des banlieues, une amélioration des conditions sociales ou la possibilité de construction d'une identité positive de soi-même.

Dans une structure concentrique comme celle de Paris, c'est-à-dire où le centre est le plus important, les pauvres sont toujours davantage rejetés en périphérie, vers les places les moins intéressantes. L'éloignement quantitatif est croissant dans le temps.

Une telle histoire des bannissements successifs atteste, sous les mouvements d'émancipation de la modernité sociale, de l'existence d'une population oubliée, d'un peuple délaissé et sans héros reconnu mais qui doit se battre tous les jours pour survivre.

5 Le cinéaste Paul Meyer disait que « si les pauvres avaient leur mémoire et s'ils la transmettaient de père en fils alors il n'y aurait plus de pauvreté. »

6 Habitations à Bon Marché.

Analyse d'un moment de l'histoire de l'architecture

Pour exposer une variation de l'éloignement induit par le logement, cette analyse s'intéresse à un moment de l'histoire, la modernité en architecture (1920-1965), où les architectes sont intervenus dans le débat public pour revendiquer un logement salubre pour chacun⁷.

Dans un premier temps, nous essayerons de dire la situation à partir de laquelle s'énonce la position et l'ambition des architectes modernes. Ensuite les dispositifs mis en place seront critiqués. Nous expliquerons comment ils ont conduit malgré les intentions initiales, à d'autres formes d'exclusion.

La situation pré-moderne, retour à l'insalubrité du 19ème siècle

Le logement ronge la dignité des habitants

Friedrich Engels rapportait dès 1845 *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*.

« Les maisons sont habitées de la cave aux combles, aussi sales à l'extérieur qu'à l'intérieur, et ont un aspect tel que personne n'éprouverait le désir d'y habiter. Mais cela n'est rien encore auprès des logements dans les cours et les venelles transversales où l'on accède par des passages couverts, et où la saleté et la vétusté dépassent l'imagination; on ne voit pour ainsi dire pas une seule vitre intacte, les murs sont lépreux, les chambranles des portes et les cadres des fenêtres sont brisés ou descellés, les portes - quand il y en a - faites de vieilles planches clouées ensemble ; ici, même dans ce quartier de voleurs, les portes sont inutiles parce qu'il n'y a rien à voler. Partout des tas de débris et de cendres et les eaux usées déversées devant les portes finissent par former des flaques nauséabondes. C'est là qu'habitent les plus pauvres des pauvres, les travailleurs les plus mal payés, avec les voleurs, les escrocs et les victimes de la prostitution, tous pêle-mêle. La plupart sont des Irlandais, ou des descendants d'Irlandais, et ceux qui n'ont pas encore sombré eux-mêmes dans le tourbillon de cette dégradation morale qui les entoure, s'y enfoncent chaque jour davantage, perdent chaque jour un peu plus la force de résister aux effets démoralisants de la misère, de la saleté et du milieu. »

« Pour résumer (...) nous dirons que la quasi-totalité des 350.000 ouvriers de Manchester et de sa banlieue habite dans des cottages en mauvais état, humides et sales ; que les rues qu'ils prennent sont le plus souvent dans le plus déplorable état et extrêmement malpropres, et qu'elles ont été construites sans le moindre souci de l'aération, avec l'unique préoccupation du plus grand profit possible pour le constructeur ; en un mot, que dans les logements ouvriers de Manchester il n'y a pas de propreté, pas de confort, et donc pas de vie de famille possibles; que seule une race déshumanisée, dégradée, rabaisée à un niveau bestial, tant du point de vue intellectuel que du point de vue moral, physiquement morbide, peut s'y sentir à l'aise et s'y retrouver chez soi. »⁸

L'organisation de la ville et les logements rongeaient la dignité et la santé des habitants. L'insalubrité des impasses allait de pair avec celle des constructions. L'exclusion était logée dans des conditions d'hygiène néfastes.

⁷ Voir notamment les textes écrits entre 1910 et 1958 par Walter Gropius et rassemblés dans l'ouvrage *Architecture et société*, publié aux Editions du Linteau en 1993.

⁸ La situation de la classe laborieuse en Angleterre, D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques, p. 45-46 et 75. Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, Bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi. Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

L'ambition moderne

Donner des qualités de lumière, d'air et de verdure à chacun

Quelques 80 ans après les relevés d'Engels et au sortir de la première guerre mondiale, poussés par la nécessaire reconstruction et par l'accroissement démographique, des architectes vont proposer de nouvelles solutions au 'problème du logement'.

L'habitat de masse rejoint alors les programmes auxquels les architectes veulent se confronter. Dorénavant l'Architecture ne devrait plus être l'apanage des institutions et des puissants. En 1924, Le Corbusier écrit : « L'architecture actuelle s'occupe de la maison, de la maison ordinaire et courante pour hommes normaux et courants. »⁹

Aidés par les progrès techniques (béton armé, verres de plus grandes dimensions), par les changements culturels (avant-gardes, hygiénisme) et sociaux ; il s'agira pour les tenants de l'architecture moderne de donner à tous de la lumière, de l'air, de la verdure. Les impasses et les logis repliés sur eux-mêmes doivent faire place à des grands immeubles, bien ventilés, bien orientés au milieu d'un parc de verdure. Erigée en vue de l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958, les logements sociaux de la Cité Modèle¹⁰ portent les aspirations de cette architecture nouvelle.

L'urbanisme et le logement deviennent salubres. L'architecture qualifiée de moderne bouleverse les références jusqu'alors actives en termes d'habitat. Elle a conquis pour le profit de tous l'exigence de conditions d'habitation saines tout en imaginant des mixités socioprofessionnelles. Les logements dessinés étaient autant destinés aux ouvriers qu'aux intellectuels.

Les leçons de l'histoire moderne

Les séparations de la modernité

Dans leurs premières années, les ensembles modernes ont constitué une amélioration sensible des conditions de vie des personnes qui venaient de camps ou de taudis. Ils y ont trouvé les qualités de lumière, de verdure et d'air annoncées. De plus les équipements sanitaires et mécaniques ont représenté un gain réel de confort quotidien. L'espace était aussi plus généreux. Cela en était fini l'unique pièce occupée par toute la famille. Chacun avait sa place ; parents, garçons, filles avaient leur chambre.

Si l'ambition moderne visait la salubrité pour tous, elle n'a cependant duré qu'un temps. La mise en place technique et conceptuelle de la matière moderne a conduit à de nouvelles formes d'impasses (sociales) tant au niveau de la construction que de l'urbanisme.

La mise en place de l'architecture moderne repose sur le principe de séparation. C'est ce principe, appliqué aux matériaux de construction et aux bâtiments, qui est responsable des modalités d'éloignement affectant aujourd'hui encore, les populations qui habitent les grands ensembles modernes.

⁹ Extrait de l'Introduction de la seconde édition de *Vers une architecture*, Le Corbusier, Editions Flammarion, 2005, p. XXI. Première édition 1923.

¹⁰ Dessinée par les architectes Renaat Braem, Victor Coolens, le groupe l'Equerre, René Panis, le groupe Structures et Jean Van Dosselaere.

1. Séparation technique entre éléments porteurs et éléments de fermeture

Avec l'architecture moderne, le mur à la fois porteur et séparateur cède ses fonctions à des éléments disjoints : éléments porteurs réduits (colonnes métalliques ou en béton) et éléments de fermeture (panneaux de façade, murs-rideaux).

Les éléments porteurs et de clôture vont connaître des sorts opposés pourtant induits par une raison commune : leur jeunesse.

Dans les premiers temps de la modernité, les éléments porteurs en béton sont largement surdimensionnés, on prend de larges coefficients de sécurité pour assurer la solidité et le comportement futur des édifices. Le surdimensionnement est tel que des édifices de l'époque peuvent recevoir aujourd'hui des ajouts conséquents.

Par contre, les éléments de fermeture notamment horizontaux vont devoir faire leurs maladies de jeunesse. Les étanchéités en façade et en toiture ne seront pas à la hauteur des ambitions formelles nouvelles. Les parois mitoyennes seront trop légères et laisseront entendre les voix des voisins. Les façades seront trop fines et peu isolantes. Le feu se propagera dans les écarts entre les composants de la façade. Il y a des fuites, de la condensation, de l'humidité persistante. L'ensemble, fait d'éléments disparates, paraît fragile.

Tous ces phénomènes seront accentués après la deuxième guerre mondiale par l'empressement et les moyens insuffisants alloués à des constructions qui requièrent une grande précision de mise en œuvre et un entretien attentif.

Les difficultés techniques de ces constructions sont aujourd'hui bien connues et on peut y remédier si les moyens pour améliorer la situation sont débloqués. Mais entretemps elles ont détériorés les qualités des logements. Et les populations qui ont pu profiter de l'ascenseur social des 30 glorieuses, ont choisi de quitter ces lieux, les abandonnant à ceux qui n'ont pas le choix.

→ *Ce sont les familles pauvres qui subissent les effets des mauvaises constructions.*

Les sociétés de logements sociaux ont perdu les rentrées régulières de fonctionnaires et d'employés, remplacés par des allocataires sociaux. Elles se sont appauvries et entretenant moins leurs biens, ont précipité la fuite des derniers habitants qui avaient la possibilité de partir. La fin de l'Etat providence va de pair avec la concentration des personnes pauvres.

→ *La mixité sociale s'est perdue et transformée en ghetto social*

Cette ghettoïsation sociale fut d'autant plus facile que la séparation était déjà consommée physiquement.

2. Constitution du système urbain moderne

La séparation des immeubles produite par la modernité en architecture est conséquente à ses objectifs : pour atteindre les qualités visées d'air, de lumière, de verdure, les édifices modernes doivent s'écarter les uns des autres au milieu d'un grand parc. Le modèle de l'îlot, enceinte refermée sur elle-même ne permet pas de donner à chaque logement une bonne orientation. Pour les modernistes, il faut un certain dégagement autour des édifices pour que l'air, la lumière et la verdure puissent circuler et atteindre chaque logement. Et ces qualités il faut les donner à tous ce

qui n'est pas possible si on isole des entités de la taille d'une maison ou d'un petit immeuble de rapport.

Les immeubles modernes sont donc distanciés les uns des autres¹¹ et abritent un grand nombre de logements. L'immeuble voit ses unités de logement répétées et alignées¹² en séries horizontales et verticales, dans des volumes simples (barres et tours qui ne portent pas d'ombres d'une partie sur une autre). Les logements sont pareils et censés recevoir la même part de soleil, d'air et de lumière¹³.

A travers cette description, on visera particulièrement les grands ensembles formés par un groupe de barres et de tours construites dans les années 50 et 60 dans la périphérie des villes françaises¹⁴. Les immeubles y sont séparés les uns des autres et l'ensemble est distingué des installations humaines (logement ou autre) voisines.

Malgré l'intérêt de son déterminant hygiéniste initial, la séparation des immeubles entraîne un faisceau de conséquences simultanées et liées qui dévalorisent le logement, et confortent les mutations sociales. Les conséquences de la séparation moderniste touchent les populations pauvres qui n'ont pas d'autres choix que d'habiter dans ces grands ensembles.

3. Première conséquence de la séparation des immeubles modernes

L'écartement est la nouvelle règle de la composition des plans d'aménagement. Mais à se séparer les uns des autres, les édifices modernes ne construisent rien ensemble¹⁵, ils cherchent une indépendance plutôt qu'une collaboration. Les bâtiments modernes s'opposent ainsi à l'alignement de maisons mitoyennes qui participent toutes à la fabrication de la rue. L'habitat mitoyen faisait exister l'espace public et y trouvait sa place en retour : la maison forme la rue et la maison est dans la rue. Il y a une connivence entre le public et le domestique. Le vide de la rue est fabriqué par l'ensemble des maisons. A travers cet effort de construction commun, chaque maison appartient à une collectivité qui la dépasse.

A vouloir être indépendant l'immeuble moderne, s'interdit de participer à une collectivité qui le dépasse. L'immeuble moderne séparé des autres ne peut rien construire tout seul. Il ne reçoit pas une place en retour de ce qu'il fabriquerait avec d'autres. Pour trouver ses qualités environnementales, l'habitation moderne commande une distanciation entre les ensembles de logement. L'immeuble moderne est condensé et implanté au milieu de terrains en laissant de trop grandes étendues indéfinies autour de lui. L'espace public n'est dès lors plus qualifié. Il n'est plus tenu par les logements et ses habitants. Il circule entre les barres et les tours dans une indifférence générale.

Avant la modernité, le vide commun - celui de l'impasse, de la rue ou de la place - était la plus grande chose fabriquée. Le vide servait de référence commune aux logements. La plus grande chose construite par la modernité c'est le corps d'un édifice. L'immeuble moderne ne renvoie à rien

11 Suivant les canons modernes, l'immeuble est même détaché du sol. Posé sur des pilotis, il permet au sol du parc d'être continu.

12 On ne sous-estimera pas que les raisons économiques, profitant des énoncés idéologiques, pèsent dans ces décisions.

13 Cette égalité demeure hypothétique. La lumière et les sons, par exemple, ne se distribuent pas également suivant la hauteur de l'immeuble.

14 Ces grands ensembles ne sont pas toute l'architecture moderne mais en sont un produit important. Ce qui fonctionne bien avec l'idée de séparation ce sont les villas qui ont été un autre thème de la modernité. Séparer des gens qui veulent et peuvent se payer le fait d'être isolé cela fonctionne bien mais séparer des gens en groupe d'une centaine de logements qui doivent vivre ensemble, c'est problématique.

15 Les ensembles bas déployés par les Hollandais ou les Allemands (notamment par l'architecte Ernst May) échappent à ce jugement.

d'autre que lui-même, il n'est pas articulé à quelque chose de plus grand que lui où des personnes venant de différents édifices pourraient se retrouver¹⁶.

Avec la modernité la barre – ou la tour - de logement a remplacé le vide commun. Et l'espace public est dissout, il y en a trop partout et il n'est pas qualifié par les édifices.

En résumé un résidant d'immeuble moderne habite donc dans un bloc unitaire (un volume abstrait) avec un ensemble d'autres personnes au milieu d'un espace inqualifié. La promiscuité est grande entre les logements (d'un trop grand groupe d'habitants) mais par contre il y a de grands écarts entre les immeubles. Le tout peut-être éloigné du cœur des villes.

Quels sont les effets que de tels dispositifs physiques peuvent avoir ou accentuer sur la situation sociale des familles pauvres ?

4. Les effets de la séparation des immeubles modernes

Avec l'espace public pré-moderne, même celui des impasses, les êtres humains disposent d'un lieu commun, d'un lieu où la rencontre de l'autre est préparée sans être forcée ni fortuite. Les habitants se tiennent ensemble autour d'un lieu d'échange.

L'écartement excessif des édifices modernes a défait cet espace public et le tissu social qui le traversait. Il faut inventer de nouvelles formes de socialité adéquate aux lieux modernes.

→ Perte de l'espace public d'entraide

La perte de l'espace public construit par les entités domestiques était supposée être compensée par des salles communes et par un aménagement des sols alentour des immeubles.

Las, la séparation moderne permet aussi de dissocier concrètement les composants nécessaires à l'accomplissement d'un projet urbain. Dans la séparation des éléments, on peut ne pas tout prendre. Les salles communes et les traitements de sols sont indépendants des logements, ils peuvent ne pas être réalisés. Ce seront les premières victimes des coupes budgétaires. Le soutien physique à la collectivité est précaire et aisément brisé.

Dans un système d'îlot composé de rues, de maisons mitoyennes et de jardins il n'est pas possible de dissocier les éléments, la rue vient forcément et gratuitement avec les maisons. Les uns et les autres sont structurellement indissociables. La modernité, par son changement d'échelle (on ne peut pas mettre de grands immeubles de part et d'autre d'une rue de 10m de large) se place hors de cette indissociabilité.

→ Perte de l'indissociabilité des composants de la ville qui facilite un déficit programmatique

L'éventuelle salle commune qui, du fait de la séparation des ensembles avec les installations environnantes, reste forcément attachée à un ensemble particulier - alors que dans une ville elle bénéficierait d'un anonymat plus important propice à un mélange plus important – demeure peu invitante pour des personnes extérieures au grand ensemble.

Les salles communes ont difficile à servir de catalyseur social. Au contraire, elles accentuent la

16 On connaît cette position privilégiée de l'entrée des immeubles prisée par les jeunes. Il n'y a là rien d'étonnant. C'est le lieu qui est à l'articulation de l'immeuble et de l'espace extérieur indistinct. On y reste attaché à la plus grande référence possible tout en voulant s'ouvrir vers autre chose. C'est aussi là qu'un jeu social – souvent mal vécu - avec d'autres habitants de l'immeuble est possible. L'entrée de l'immeuble est le seul lieu à présenter ces qualités. C'est un lieu de non-choix dans la pauvreté architecturale des lieux proposés par les grands ensembles.

séparation du grand ensemble avec les autres quartiers. C'est toujours le même groupe social, celui du grand ensemble, qui est visé par la salle commune. Le groupe d'habitants qui ne s'est pas choisi mais doit vivre ensemble se retrouve une nouvelle fois renvoyé à lui-même. La salle de groupe n'est pas une ouverture – pas même une distraction - vers un autre groupe social¹⁷.

→ *Les supports potentiels de collectivité renvoient au même groupe d'habitants*

Avec les édifices modernes il y a une forte cohésion interne à l'édifice mais une dislocation d'avec les autres habitants de la ville ou des immeubles voisins.

Les habitants d'un immeuble moderne planté dans la verdure ont peu à partager avec ceux du voisinage. Ils sont loin d'eux qualitativement. En effet, il n'y a plus aucun dispositif physique qui prépare à la rencontre, qui fasse relais entre les immeubles modernes (et entre ceux-ci et des maisons mitoyennes). Les dispositifs architecturaux d'habitat ne sont pas liés mais cassés.

Il n'y a pas d'espace public, de lieu vide commun et, en plus, il n'y a rien au sol pour relier les édifices séparés. Le sol s'étale en des surfaces non-structurées d'herbe ou de macadam. En portant des valeurs universelles (air, lumière, verdure que l'on trouve partout) dans chaque logement on a oublié les échelles intermédiaires, celles qui font la socialité de la vie en communauté. On est passé de l'universel à l'individuel en oubliant l'échelle du groupe social.

En basculant trop littéralement du problème d'insalubrité des cités ouvrières à sa résolution hygiéniste, on a perdu le support physique des liens sociaux qui était écrit dans le sol. La modernité est faite de fragments non-coordonnés. Les liens sociaux n'ont pas disparu mais ils doivent trouver les moyens de se tisser malgré le délitement architectural.

En France, la fragmentation des dispositifs d'habitat est telle que le mot « cité » ne correspond plus à une ville mais peut s'adresser à un seul édifice.

→ *Les populations sont fragmentées par les dispositifs physiques fragmentaires*

L'éloignement n'est pas que qualitatif, il est aussi simplement quantitatif. Le nombre de mètres entre deux immeubles est plus important que dans la ville historique. L'éloignement entre personnes est institué physiquement dans le territoire.

→ *Isolement physique des populations pauvres*

A force d'être au milieu de l'air, de la nature et de la lumière les habitants se sont retrouvés loin de tout, loin des magasins, loin des institutions, loin des équipements culturels et sportifs, loin des moyens de transport, loin des autres. Et quand bien même si par chance des équipements culturels existaient près des logements ils ne seraient pas partagés avec d'autres. Là encore les pauvres resteraient entre eux parce que ceux qui ont le choix iront jouer ou se cultiver ailleurs.

→ *L'écartement des immeubles éloigne les supports de la vie en collectivité*

Surmonter cet éloignement sera d'autant plus difficile que les habitants sont peu motorisés et que les quartiers sont peu desservis en transports publics alors que l'étalement (opposé à la concentration des villes historiques dont la densité rend le transport en commun viable et nécessaire) même des immeubles modernes n'est supportable que si l'on dispose d'un véhicule particulier.

17 Implicitement nous émettons ici une hypothèse sur les raisons de destruction de salles, par exemple de sport, lors d'émeutes.

Même s'ils sont motorisés les habitants doivent faire face à la complexité des cheminements. Au milieu de grands ensembles séparés les voiries auraient dû servir d'éléments fédérateurs. Mais tracées sans égard pour les dispositifs d'habitat et dans une logique fonctionnelle peu regardante des logiques paysagères, les voiries semblent au contraire accentuer la fragmentation du territoire. Dans un tel territoire fait de grands ensembles et des voiries indifférentes, il n'est ni facile ni gai d'aller d'un endroit à un autre pour visiter sa famille ou des amis.

→ *Mise à distance temporelle et mentale des populations pauvres*

La fragmentation du territoire et la complexité des liaisons, rendent difficile la possibilité de repérage. On ne sait pas où on est, on est toujours loin d'une centralité inaugurale. On ne dispose pas d'un centre pour se situer.

→ *Perte des repères physiques*

Ces conséquences découlent de la séparation des immeubles. Citons encore cinq conséquences qui touchent le quotidien des habitants :

Une maison dans une rue appartient à des ensembles multiples. Elle appartient à un alignement, à une rue, à un îlot, à un quartier, à la ville. Dans le cas moderne, on appartient exclusivement à une barre (on peut au mieux dire en plus qu'on appartient à un étage). Dans cette appartenance simple on est plus fragile.

→ *Dans une appartenance trop unique, les possibilités de liens sont réduites*

Entre des barres isolées, les différences aussi minimes soient-elles pour l'œil non averti appelle à un sentiment de supériorité ou d'infériorité. Deux immeubles voisins seront comparés dans le traitement des façades, dans la qualité des logements, dans la propreté des sols,... Deux maisons d'une même rue appartiennent à la même rue quelques soient leurs différences.

→ *La fragmentation des dispositifs d'habitat encourage leur comparaison et attise les jalousies.*

Les édifices modernes construits dans les villes sont en retrait de celle-ci comme pour mieux la regarder depuis l'intérieur tout en la défaisant. Les immeubles profitent de la ville mais ne lui apportent rien puisqu'ils ne forment pas l'espace public.

L'immeuble moderne ne participe pas à la constitution de la ville. Etabli suivant les points cardinaux, l'immeuble est détaché de tous les mises ensemble qui fondent la ville : pas de partage du sol par le parcellaire, pas d'alignement constitutif de la rue, pas de contiguïté. La classe moyenne, qui d'après l'architecte hollandais Félix Claus génère les espaces publics¹⁸, n'aura pas de sympathie pour les habitants d'immeubles qui défont la ville.

→ *La marginalité qui frappe les édifices modernes est rapportée sur ses habitants*

L'immeuble moderne est planté dans un espace inqualifié. On n'habite pas une rue, on habite un immeuble. L'élément de référence, l'adresse c'est le logement et pas l'espace public collectif. Cela veut dire qu'il n'y a rien au-delà de l'immeuble qui prenne le pas sur le logement. Dès lors aussi, les personnes qui habitent dans ces logements sont davantage exposées au regard de tous. Dans la rue

¹⁸ D'après son explication, les populations pauvres ne peuvent payer les espaces publics, les populations les plus riches n'y sont pas intéressées.

vous n'avez pas l'impression que l'on regarde votre maison, on regarde le vide de la rue.

Autour des immeubles modernes il n'y a pas de vide à regarder, il n'y a que de l'espace indistinct qui semble en fuite perpétuelle. Alors même que le logement devrait assurer une paix pour pouvoir se construire ou se reconstruire des dégâts causés par la vie dure, l'édifice moderne attire l'attention sur lui. Il n'y a pas de sentiment de retraite par rapport à un espace public.

De plus celui qui rentre chez lui avec ses courses ne peut profiter de l'anonymat de l'espace public, il traverse une zone sans qualification sous le regard de tous.

→ *La misère des populations des édifices modernes est exposée à l'extérieur et à l'intérieur*

Les grands ensembles ayant été désertés par les classes moyennes et étant séparés physiquement des autres, les pauvres se sont retrouvés entre eux. Sans pouvoir profiter d'autres expériences, sans connexions pour sortir de la misère. Les édifices sont posés 'librement' dans le terrain mais les habitants sont encore davantage enfermés dans la misère.

→ *Isolement social des populations pauvres*

Les conséquences de ce qu'implique la rupture moderne ne s'arrêtent sans doute pas ici. Elles ne figent pas non plus l'inventivité des habitants pour trouver, malgré tout, de nouvelles voies pour s'exprimer et essayer de rassembler leurs forces.

Aujourd'hui

La séparation physique étayée par la modernité n'a pu servir ceux qui sont déjà écartés socialement. L'opération architecturale de séparation résonne avec son équivalent social.

Il n'y a pas de nostalgie à développer envers la situation pré-moderne, les conditions de vie avant la modernité étaient directement malsaines. L'histoire de Manchester le rappelle. La modernité a voulu soigner ce mal. Les technocrates de la reconstruction se sont précipités dans les possibilités que leur offrait la modernité industrielle pour loger rapidement une masse d'habitants. Mais les recettes modernes appliquées sans discernement ont engagé les habitants dans une forme d'aliénation sociale. L'accumulation des conséquences de la séparation urbaine creuse davantage un écart social déjà rude, comme si le 20^{ème} siècle avait trouvé et accompli une nouvelle et ultime forme physique d'exclusion dont il ne faudra plus déloger les pauvres.

En ces lieux perdus et délaissés par l'état, une mémoire trouvera peut-être le temps nécessaire à sa constitution. Dans leur élan de violence et de désespoir, les émeutiers de 2005 en France parlaient du long temps de l'oubli dont ils sont les victimes.

Des travaux sont à mener dans les cités modernes. Ils doivent permettre de préserver ou de retrouver les qualités d'air, de lumière et de verdure dont elles ont porté l'exigence. Mais les travaux doivent en plus renouer ce qui a été séparé. Il faut trouver les moyens d'inscrire les édifices modernes dans une histoire qui les dépasse et qui pourra rassembler les habitants dans son espace.

Il faudra une volonté collective, une attention d'architecte et une intelligence sociale¹⁹ inspirée par l'expérience des habitants pour sortir les habitants de ces cités de leur isolement sans les chasser à nouveau.

Mais pour l'heure, dans l'attente d'un tel engagement, le logement qu'il soit moderne ou pas, est rarement un outil de promotion pour les familles pauvres, il est plutôt un vecteur d'exclusion. Il maintient les pauvres loin des autres et dans une instabilité qui ôte toute possibilité de projet.

19 Choses tout aussi indispensables à la production des nouveaux logements nécessaires à la mise en œuvre du droit au logement.

Éditeur responsable :
Régis De Muylder
Av. Victor Jacobs, 12
1040 – Bruxelles

Année 2008